# *120, chemin des Étangs*

Dans la lumière, juste sous la surface



Premières et dernières pages signées

***Chrystiane Lacombe***

avec la collaboration et la complicité de

***Mario Séguin***

***Patrick Desbiens***

***Yasmina Ammara***

du collectif *Les Accords Atmosphériques*

XXII$^{e}$ course à relais ─ Hiver 2026

*Collectifs d'écriture de récits virtuels*
*de l'Outaouais (CERVO)*

*Quand les mystères sont très malins,*
*ils se cachent dans la lumière,*
*l'ombre n'est qu'un attrape-nigaud.*
**Jean Giono**

## Premier épisode ─ *Chrystiane Lacombe*

Mieux vaut partir sans réfléchir. Je ne me sens pas assez d'aplomb pour tenir encore longtemps sans manquer à ma promesse. J'embarque dans le dernier train à la toute dernière minute, déjà épuisée, le système nerveux en alerte. Aussitôt dans le wagon-lit, je flaire la trahison. L'odeur rassurante d'un cocon, celle, subtile, d'un thé fleuri, l'ambiance feutrée, l'éclairage diffus, des voix en sourdine, autant d'appâts sournois à esquiver. Dehors les réminiscences ! J'ai jeté mes souvenirs avec les derniers mots, une phrase inachevée, de ma mère. Je n'ai plus de souvenirs.

Je repère ma cabine et m'y engouffre comme dans un terrier. Je me sens traquée. Je manque d'air. Pas question de mourir dans ce train. Il s'ébranle. Enfin ! L'idée de prendre la tangente me passe, mais la panique reste aux aguets. Besoin de sentir que le sol ne s'ouvrira pas sous mes pieds. Besoin d'un verre, tout de suite. Je me glisse hors de la cabine et me fraie un passage vers le wagon-bar. J'y entre, à l'affût. Rien n'y fait. L'ambiance discrète m'étreint. Le velours rouge des rideaux m'étourdit. J'engloutis un double martini, puis regagne mon terrier. Roulée en boule, je relis la lettre me priant de me présenter sans attendre au 120, chemin des Étangs, dans la petite ville où j'ai vécu une enfance assourdissante. Angélique Allard, que je ne connais pas, demande à me voir, c'est important, pour me parler et pour me remettre quelques objets.

Une barque qui dérive... des chuchotements... pourvu qu'il ne se soit rien passé. Comment me rendre au bout de ce voyage autrement qu'en dormant ? Je me débarbouille rapidement, retire mes vêtements puis me glisse sous les draps froids, la tête sous la couverture. J'entends des verres qui s'entrechoquent, des pas dans le couloir, d'autres cliquetis. Le roulis du train me précipite dans un sommeil confus et mon fidèle cortège de cauchemars n'attend pas pour se mettre en branle. Je me réveille en sursaut, dans le silence, angoissée. Le train est à l'arrêt, au beau milieu d'une forêt. D'autres passagers montent à bord. J'entrevois un petit

cimetière et quelques croix de bois. Le soleil déverse ses premiers rayons. Il y a des matins comme ça où je confonds le soleil et la lumière rouge sang qui éclabousse mes nuits dans un cauchemar récurrent. Quand j'avais six ans, mes parents m'ont emmenée visiter une ferme. L'image d'un agneau qu'on égorge. Ses cris de détresse. Puis le silence. C'est là que j'ai commencé à fixer le soleil. L'espace d'un instant, je me suis sentie perdre pied et tomber dans le vide, aspirée dans un kaléidoscope géant. En même temps que je voyais mon reflet rouge, je le confondais avec d'autres qui s'affolaient dans les miroirs. Comme si j'étais moi-même à mes trousses. Court-circuit. Après, plus rien n'a été pareil. J'avais perdu la capacité de saisir ce qui se passait. Ce jour-là, ma réalité est devenue une idée fixe que rien ne pourrait égaler.

Peu de temps après cet incident, ma mère a étranglé mon père. Enfin, il n'aboierait plus et je pourrais m'endormir sans trembler de peur. Je me disais qu'un enfant avait le droit de détester ses parents. J'avais mes raisons. Ma mère ne croyait pas aux mots. Elle avait habillé de silence son histoire. C'est cette histoire qu'elle m'a transmise. C'est dans cette histoire que je vis. Je ne lui en ai jamais voulu. Elle est morte en prison il y a quelques années.

Le train entre tout doucement en gare. Je suis prête. Assise à la fenêtre, je bois un café. J'ai traversé la nuit sans parler à personne, sans sombrer dans la folie. Je débarque, prends le pouls des lieux, que je reconnais, me dirige vers le café de la gare, puis bifurque. L'urgence me saisit.

Me voici devant le 120, chemin des Étangs. Le portail de la prison des femmes en impose. J'ai peur d'entrer dans une histoire qui ne m'est jamais arrivée.

## Deuxième épisode ─ *Mario Séguin*

Les trois chiffres fixés au portail m'agressent et me griffent les yeux. 120. Combien de fois les ai-je retrouvés sur l'en-tête d'une enveloppe venue de cette prison ? Je n'ai jamais tenu le compte. Elles disparaissaient aussitôt, mises en pièces, lacérées et écrasées sous mes pieds avec la fureur impuissante d'un enfant de six ans.

Pourquoi donc suis-je venue jusqu'ici ? Curiosité morbide ? Torture intellectuelle ? Autodestruction volontaire ?

Et pourtant. La promesse. Cette maudite promesse. Hantise de mes nuits depuis bientôt vingt ans.

Depuis le trottoir de l'autre côté de la rue, j'observe. J'attends. Quoi au juste ? Aucune idée. Mon esprit s'emballe de même que mon cœur. Vais-je crever ici ? Devant la dernière demeure de cette meurtrière maudite ?

Puis les acouphènes nocturnes surgissent sans crier gare, en pleine matinée. Suivent les images de cet agneau qu'on égorge, ses yeux exorbités et le sang qui gicle de partout. Ces souvenirs que je croyais disparus m'envahissent et remplacent les trois gros chiffres du bâtiment du chemin des Étangs. Mes jambes tremblent. Je suis figée sur place. Je cherche un appui. Le poteau d'Hydro-Québec me sert de refuge. Je suis certaine que je vais m'écrouler en étreignant le bois qui peine à me sécuriser.

À présent, ce sont les cris de mon père qui bourdonnent dans mes oreilles. Ces cris et ces hurlements la nuit. Ces sons gutturaux qui me causaient une frayeur indescriptible. Je me barricadais derrière mon ourson et ma poupée, collés à mes oreilles. Les cris trouvaient toujours un passage. Et ces larmes silencieuses qui mouillaient mon pyjama. Personne ne venait les essuyer.

Une nuit, pourtant, ses cris se sont tus. Net. Sans avertissement. Je suis restée immobile frissonnant de terreur sous les couvertures. Puis le silence est tombé. Plus effrayant encore. Plus sournois. Plus destructeur.

Je n'oublierai jamais le son des sirènes des voitures de police, le claquement sec des menottes et le rire satanique de ma mère. Toutes ces images dénuées de couleur se bousculent les unes après les autres tandis que mes forces m'abandonnent peu à peu.

Assise sur le trottoir froid, je me demande si je ne devrais tout simplement pas retourner chez moi. Pour continuer de souffrir en silence. Pour tenter de pousser au plus profond de moi ces épisodes douloureux. Pour en finir.

Je fixe le portail, puis le 120, puis le portail encore. Ma tête oscille malgré moi. Aucune échappatoire en pleine rue. Le décor m'assaille sans que je comprenne pourquoi. L'air semble plus rare, presque vicié. Chaque inspiration me soulève le cœur. Odeur de sang, odeur malsaine.

Absorbée dans mon monde de terreur, d'angoisse et de fantômes, je sursaute lorsqu'une main effleure lentement mon épaule droite. Je me recule, assise sur le trottoir, incapable de plus. Mes yeux croisent le regard de la femme. Tout s'arrête dans ma tête. Les couleurs reviennent, plus vives, plus dangereuses.

Angélique Allard ne prononce aucune parole. Lentement, elle sort son badge et tout doucement elle l'approche pour que je puisse le lire.

Je me lève, toujours en silence, le regard incertain. La promesse. Je la suis. Franchir la grille me déséquilibre, mais je refuse toute aide. Pas question de m'évanouir ici. Elle serait trop contente, la meurtrière.

Dans le bureau d'Angélique, on m'offre un fauteuil confortable. Sans trop savoir pourquoi, je confirme mon identité à la directrice. Malgré la bonté qui transperce ses gestes, je ne peux lui faire confiance. À personne d'ailleurs. Plus jamais.

Angélique me tend une grande enveloppe, mon nom tracé dessus en lettres carrées, maladroites. Une écriture toute croche, tremblante. L'écriture d'une meurtrière, sûrement.

Les premiers mots d'Angélique m'atteignent en plein cœur. J'ai un soubresaut. Je comprends qu'on m'a cherchée pendant des années. La promesse, encore.

L'enveloppe glisse sur le bureau. Je ne bouge pas. Je n'ose pas. Elle en retire deux objets et fait glisser une photo en noir et blanc vers moi. Je détourne à peine le regard, terrifiée. J'ai peur. Je tremble. Elle est là, la meurtrière. Vivante. Elle me touche. Je transpire et j'ai froid. Mais je tiens le coup. Angélique prend le deuxième objet et le place à côté de la photo. Une corne. Une petite corne. En ivoire. Blanche.

Mais qu'est-ce que ça signifie ?

## **Troisième épisode ─ *Patrick Desbiens***

─ Je suis entrée au Service le jour même de la condamnation de votre mère. Avec tout ce qu'on avait rapporté dans la presse à son sujet, personne n'osait s'en approcher, moi y compris. Mais on s'est habitué. Elle n'était pas violente envers les autres. Elle vivait dans sa tête. Elle passait ses journées à écrire. Et elle marmonnait en même temps. Ça m'a rendue

curieuse. Pendant qu'elle vous écrivait – je le sais parce que j'ai lu toutes ses lettres avant de vous les poster, elle s'adressait à voix haute à sa Loulou. Sa petite Loulou. Loulou !

Ces mots me frappent le crâne comme le marteau sur l'enclume. Je sens que j'ai une tête de mort sur les épaules. Je vois le contour de mes orbites décharnées, et à travers, deux silhouettes difformes luttant furieusement l'une contre l'autre. J'entends leurs jappements sourds. Je suis enfermée dans ma caverne osseuse en train de craquer, ahurie par l'écho de leurs hurlements.

— QU'AS-TU FAIT À LOULOU ?

Ces mots, je viens de les crier, je viens de les entendre, ça me fait sortir de mes hallucinations. J'ai déjà fait ce cauchemar, il y a longtemps. J'ouvre les yeux. Angélique me regarde, prostrée. Mon délire la paralyse. Elle toussote et balbutie quelque chose.

— Comme votre mère ! Un jour, elle s'est enragée parce qu'on n'avait plus de papier, et elle s'est mise à se perforer la paume de la main avec son stylo, comme une acharnée, en répétant ces mêmes mots que vous venez de prononcer. Elle a mis du sang partout. C'était horrible ! Vous êtes horrible, vous aussi, une vraie damnée, comme votre mère, mon Dieu !

Je ne l'écoute plus. Je ne capte plus. Je n'entends plus rien. Je saisis la photo. Maman, avec un homme plus vieux, et moi à gauche, et… et encore moi, de l'autre côté. J'hallucine encore ! Je vois double. Je ne comprends pas et pourtant, je ne suis pas surprise.

Angélique reprend ses esprits pendant que les miens s'égarent de plus belle.

— Vous ne vous rappelez pas cette plage ? C'était à Dieppe, m'a dit votre mère. Lui, c'est votre grand-père. Il est, ou était, ivoirier. Sculpteur d'ivoire, quoi. D'une célèbre famille, je crois. Cette corne, c'est de lui. Je ne sais pas s'il vit encore. Il n'est venu la voir qu'une fois. Vous ne vous souvenez pas ?

Je fouille dans mes cauchemars, seuls relais de ma mémoire trouée, ravagée, une nuit à la fois, un double martini à la fois.

— C'est votre sœur jumelle, Loulou ! Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Je ne l'ai jamais vue ici, d'ailleurs. Votre mère, dans ses délires, jurait que votre sœur était morte égorgée par votre père. Pauvre femme !

Je ne respire plus.

— Désolée, mais il est midi six, et je suis en retard pour déjeuner. Bonne chance, madame. N'oubliez pas l'enveloppe.

Dehors, je fixe le soleil. Il est voilé par l'ombre suspendue d'un aigle noir.

## Quatrième épisode — *Yasmina Ammara*

Je reste longtemps plantée devant la prison. Le soleil est plus haut, mais j'ai froid. L'aigle est parti. La photo tremble dans ma main. Je ne sais pas si c'est le vent ou moi-même qui la fait frémir.

Deux petites filles… Mêmes robes, mêmes coupes de cheveux, mêmes postures raides devant la caméra. Elles ne regardent pas l'objectif.

Je retourne l'image. Rien. Pas de date. Pas de nom. Mais j'aperçois une petite tache sombre dans un coin, d'un brun presque noir. Je glisse la photo dans l'enveloppe. La corne d'ivoire est lisse et froide. Sa pointe est fine. Je la tourne entre mes doigts.

Une odeur m'envahit alors. Celle de la ferme, de l'agneau égorgé. Je clos les yeux une seconde. Un souvenir remonte lentement, comme un corps vers la surface.

La cuisine. La table. Une chaise renversée. Le bruit des bottes de mon père sur le plancher. Puis sa voix… Toujours la même. Toujours trop forte. Puis ma mère qui crie :

— Qu'as-tu fait à Loulou ?

Je serre la corne. Mes doigts blanchissent. Je marche sans trop savoir où je vais. Les rues me semblent familières et étrangères à la fois. Les maisons ont changé. Les arbres ont grandi. Je traverse la rue et entre dans le café de la gare. Le serveur ne me reconnaît pas.

Je m'assois et commande un thé brûlant. Il est infect. Je pose la photo sur la table. Je la regarde encore et encore, scrutant chaque pixel.

Soudain, j'ai un flash. Je revois une petite fille qui court dans un jardin. Elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. Je la regarde courir et je sais que ce n'est pas moi. Je le sais avec une certitude absolue.

Louise. Le prénom surgit tout seul. Louise... Ma sœur. Louise, qui porte le prénom de notre grand-mère diéppoise, alors qu'on m'a affublée du prénom de notre autre aïeule d'origine italienne : Louana.

Je murmure sans bruit : Louise et Louana. Loulou et Louloute. Les deux inséparables. Comment avais-je pu oublier son existence ? Je me revois, vivant avec ma tante dans un petit appartement étriqué et toujours glacial, même en plein été. Mais nulle trace de ma sœur dans mes souvenirs.

Je reprends la corne dans ma paume et soudain une image m'apparaît. Une main d'enfant, les doigts couverts de sang qui dégouline vers le poignet. Je ne sais pas à qui elle appartient. Elle tremble.

Je rouvre les yeux. Le thé est toujours devant moi. La salle est presque vide. Personne ne me regarde. Je respire lentement.

La vision reprend. Je vois la table en formica de la cuisine, renversée. Les chaises sont poussées contre le mur. Le feu crépite dans l'âtre. J'entends un bruit de bottes. Puis plus rien. La vision a disparu.

J'essaye de me concentrer. J'entends la voix de ma mère qui hurle : « Loulou, arrête ! »

J'aperçois mon père allongé par terre, les yeux ouverts mais vitreux, la tête tournée de côté. Je vois son cou. Et quelque chose planté dedans. Je me concentre car je sens que l'image est sur le point de disparaître. Je vois distinctement la corne d'ivoire, enfoncée dans sa carotide. Le sang gicle par saccades poisseuses puis s'arrête. Je sens une odeur âcre, celle de l'agneau supplicié. Je perçois un mouvement dans la pièce. C'est ma mère qui s'agenouille près du corps. Elle arrache la corne et l'essuie soigneusement. Ses mains sont rouges. Elle pleure. Non. Elle sanglote. Puis elle se retourne et vient vers nous.

Le souvenir vacille. Je ne vois pas tout. Il manque quelqu'un dans l'image. Ou peut-être qu'il y a quelqu'un de trop. Je cherche Louise. Je me cherche, moi.

Je ne vois que des jambes trop petites, des mains tachées. Ma mère se précipite avec un chiffon mouillé pour laver le sang des petits doigts. Elle retire en hâte la robe maculée et la jette dans la cheminée allumée. Elle pousse la petite silhouette vers le lit et l'enfouit sous les couvertures.

Je ne sais pas qui a frappé. Le souvenir se brouille. Je ferme les yeux pour retenir l'image. Mais elle s'efface encore.

Il reste seulement la voix de ma mère.

— Promets-moi !

Je respire lentement. J'entends les sirènes. Une lumière bleue clignote dans la fenêtre. Et ma mère se relève, lentement, les mains rouges et le visage blanc. Son mascara noir bave. Mais ses yeux sont secs et brûlent d'un feu inébranlable. Elle se dirige vers le corps inanimé et entoure de ses mains le cou puissant. Et c'est à cet instant que la porte s'ouvre et que les policiers font irruption dans la pièce.

Je ferme les yeux une seconde. *Ce n'est pas possible.* Ma mère l'a tué ! Elle a avoué immédiatement. Tout le monde le sait. Les journaux l'ont écrit. Les policiers l'ont dit. Le juge l'a répété.

Je bois une gorgée. Le thé est froid et toujours aussi imbuvable.

Et la phrase surgit. La voix de ma mère, très calme, très douce, comme si elle racontait une histoire, mais implacable : « Promets-moi. »

Je sens un frisson courir le long de mon dos.

Promets-moi quoi ? À qui s'adressait-elle ? Je cherche. Je fouille. Je creuse dans ma mémoire. La promesse, ce n'était pas de venir ici ni de lire ses lettres. C'était autre chose.

Je me lève brusquement. La chaise grince sur le plancher. Je prends l'enveloppe, la photo, la corne. Je fixe mes mains. Je laisse un billet de dix dollars sur la table.

Je sors dans la rue. Le soleil est plus fort maintenant. Je le fixe. Et une idée me traverse l'esprit. Une idée qui ne me lâche plus.

*Et si ma mère n'avait jamais tué personne ?*

Je revois encore l'autre main, la petite, couverte de sang. Je ne sais pas si elle appartient à Louise. Je ne sais pas si elle est à moi. Et chaque fois que j'essaie d'aller plus loin dans le souvenir, quelque chose se referme. Et je commence à douter, à attendre que la mémoire me revienne. Mais je me heurte au noir complet.

Seule une phrase tourne en rond dans ma tête : « Loulou, arrête. » Ou était-ce : « Louloute, arrête » ?

**Cinquième et dernier épisode ─ *Chrystiane Lacombe***

Les mystères se dissimulent pour qu'on les cherche. Ils se cachent partout. Surtout dans la lumière. Comme les enfants qui jouent à la cachette.

La photo ricoche sur ma mémoire anesthésiée. Elle rend l'absence visible. Au mieux, elle offre une variable de l'oubli. Au lieu de combler les ellipses, elle creuse des trous dans mes archives. Ce double n'est qu'un reflet de moi-même suspendu dans un temps mort. Nos noms sonnaient pareil, c'est tout. Une étendue stagnante nous séparait. On exagère l'importance du visible, vraiment. Comment la réalité pourrait-elle me traverser ? Peut-on attraper un couteau qui tombe ? « Le réel est une fiction comme une autre », répétait ma mère.

Je me surprends à suivre le chemin des Étangs jusqu'au sous-bois de l'anse. Méfiante, je prends le sentier étroit entre les broussailles et les herbes folles. Le paysage se rétracte. Me vient une image nette pour une fois. Ici. Je la revois dans la barque. Les rames sont remontées. Le soleil fonce sur moi.

Qu'est-ce que cette lumière éclipse ? L'eau clapote contre la coque. L'agneau de mon cauchemar a les yeux révulsés. Dans les entrailles de la barque, ma sœur a les mains glissées entre les genoux, les épaules rentrées, le cou tordu, la tête ballante. Le sang sur sa robe blanche miroite au soleil. L'image assiège ma mémoire. Mon père grimace. Ses mains tremblent. J'ai un haut-le-cœur. Une secousse me fait vaciller. Je suis à petite distance, hors-champ, dans un espace vide. C'est dans ces limbes que s'enfonce mon histoire. À travers l'enchevêtrement de branches et de roseaux, il m'aperçoit. Il rit aux éclats. Je me dis que j'ai les genoux tellement sales que maman va me punir comme le jour où j'ai avalé les yeux de ma poupée. Il attache lentement la barque à un buisson. Son regard me nargue.

Il vient vers moi, m'attrape par un bras. « Tout est pour le mieux, marmonne-t-il en glissant une main entre mes jambes. Il n'y avait pas de place pour vous deux. C'est notre secret. » Il m'ordonne de ne pas bouger et de l'attendre le temps de quelques précautions. « On croira que tu as inventé cette histoire, » crache-t-il en faisant mine de m'étrangler. Il halète. Il pue. Le pire a eu lieu. Les oiseaux rasent la surface de l'eau dans les flaques de soleil. Le reflux du silence me pétrifie. J'ai les jambes qui flageolent. Le soleil m'aveugle. « Meurs, s'il te plaît, meurs ! »

On retrouvera le corps de ma sœur sous les nénuphars de la petite anse. Violée avant d'être étranglée. Mon père a été incriminé. Son alibi a validé ma peur. Lui libre, moi captive. Ma vie est un tissu de lambeaux dans un monde effiloché. Ma mémoire, une épave à la dérive. Comment construire sur un effondrement ?

De façon improbable, la petite corne lisse que je palpe depuis tout à l'heure exhume une scène qui galope juste sous la surface. Cet objet pointu et mes cauchemars s'emboîtent comme des poupées gigognes. La plus petite va s'ouvrir si je la frappe assez fort.

J'empoigne la petite poupée, je la secoue, la malmène, la poignarde. Ma mémoire cogne, fouille, creuse... *Quand soudain [...] surgit un aigle noir. [...] De son bec, il a touché ma joue. Dans ma main, il a glissé son cou. C'est alors que je l'ai reconnu.* L'artère chaude de sa gorge bat comme le cœur d'un oiseau agonisant. Le geste inexorable vient tout seul. Je plante de toutes mes forces dans le cou palpitant de l'oiseau la petite corne que grand-père m'a donnée pour me défendre. Le sang gicle. L'ogre s'est tu, enfin. Des bras me saisissent. Maman pleure. Elle me lave les mains, me dévêt, puis me porte dans mon lit. Elle pose un doigt sur mes lèvres. « Chut ! » Sirènes. Silence. Promesse de silence. Je suis projetée dans l'interstice laissé vide par ma sœur. Ma mémoire n'a plus rien à charrier.

Jamais lu les lettres de ma mère. Tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle était toujours aux aguets. Elle était inquiète. Elle me voyait dans un cercueil, portant une robe blanche et serrant des nénuphars dans les mains. C'était qui cette fille morte ?

Comme dans un film au ralenti, je me retrouve à la gare. J'embarque dans le train de 18 heures. Je cale deux martinis. Une douleur lancinante m'enserre le cou. J'étouffe. D'autres passagers montent dans le train. Deux petites filles me regardent, les yeux écarquillés. Leurs parents les appellent. Elles rouspètent. Sur le quai, ma mère mon père ma sœur s'enfoncent dans une brume et ma vie, comme une voix dissonante, disparaît avec eux. Je me suis ouvert les veines avec la petite corne épointée. Je saigne doucement. Je m'allonge dans mon petit lit aux draps fleuris, étreint mon ourson, me colle sur ma poupée. Je m'évapore dans cette histoire qui ne m'est jamais arrivée.

***F I N***